

Pierre Vandrepote

La poésie de Petr Král à l'imparfait de l'indicatif

À vouloir saisir le réel dans les termes du langage ou dans ceux de l'expérience immédiate, il apparaît assez vite que la pensée rate sa cible. Est-ce à dire que l'expérience humaine est définitivement déficiente, que notre exploration du monde est vouée à une sorte d'échec ontologique ? La question n'est pas neuve, mais elle a interrogé la fin de notre vingtième siècle et tourmenté ce début de vingt-et-unième sans que la moindre éclaircie ne vienne offrir prise, bien au contraire, à notre inquiétude. C'est pourtant sur la base d'un tel questionnement que je me remémore mes premières relations enthousiastes et amicales avec Petr Král dans les années 1980-90. À cette époque – cela fait pratiquement quarante ans maintenant –, Petr m'avait dédié un texte intitulé « Poésie à l'heure de la crise », qu'il reprit par la suite comme une sorte de liminaire à un livre intitulé *Fin de l'imaginaire* publié à Bruxelles aux éditions Ousia en 1993. Petr, déjà connu de quelques-uns, était considéré comme un des principaux jeunes poètes surréalistes pragoïses, et arrivé à Paris en 1968 avec une expérience politique *vécue*, voire subie, qui le tenait éloigné de toute appréciation idéaliste à l'égard de quelque capital révolutionnaire que ce soit. Les surréalistes français étaient dans une farouche contestation de l'ordre bourgeois, en lien avec les événements de mai 68 conduits par étudiants et ouvriers, persuadés de la possibilité d'un passage de la révolte à la révolution au-delà des formes connues des « communismes » historiques.

Inutile de dire qu'une telle perspective ne pouvait en rien être celle d'un Petr Král, autant pour des raisons d'ordre poétique que parce qu'il ne connaissait que trop bien les dangereuses révolutions « populaires » des pays de l'Est. L'homme venu d'ailleurs peut souvent être le mieux placé pour révéler les contradictions qui hantent une société donnée, pour dessiner les contours d'une « crise » diffuse qui ne dit pas son nom tant elle menace les fondements d'un ensemble lui-même déstabilisé. Si, de surcroît, cet homme est un poète, il est fort possible qu'il regarde là où les autres ne *voient* pas.

L'idée qui requiert Petr à cette époque (1981), il la formule très clairement : « *Pas plus qu'à un changement de société, l'art ne saurait vraiment conduire à une métamorphose du réel ; ses métamorphoses apparentes ne sont que des déplacements, des transferts de formes et d'énergies (de contenus) où le concret du monde, pour ainsi dire, est « réinventé » en permanence sans changer pourtant de nature. Ce qui se renouvelle sont moins le monde et ses problèmes que nos façons de les affronter.* » Cette phrase contient en elle-même toutes les ambiguïtés de notre modernité. Nous devons inventer une pensée que l'utopie définitive ne brise pas, nous devons réaliser une réalité infinie que la plate quotidienneté est bien incapable d'imaginer. Mine de rien, le surréalisme de Breton et de ses amis était ainsi remis en question dans un de ses aspects les plus discutables : plutôt que de prôner essentiellement une « révolution » largement improbable, il était nécessaire, selon Petr, de revenir à une conception originelle du désir de poésie. En fait, la nouveauté sensible qu'il porte en lui, il lui donnera plusieurs noms, il la traduira à travers la notion de *gris*, celle d'épaisseur mystérieuse du monde, celle d'un *concret insaisissable* des choses. Certains mots deviennent fétiches dans ses poèmes comme dans

sa pensée : l'adjectif « blême » désigne une sorte de couleur du réel, l'expression « à tâtons » un moyen de connaissance aveugle, le « gris » lui-même est l'opaque couleur d'un monde qui naît.

La poésie de Petr regarde le monde autrement. Sans le juger, sans désir systématique de vouloir le changer ni le rendre meilleur. Peut-être même sans vouloir le réduire à un sens. Le désir de subversion n'est jamais frontal dans ce qu'il écrit alors, mais son regard lui invente des images, une perception du réel, voire du banal, qui n'appartient qu'à lui, oublieuse de tout réalisme comme de tout effet fantastique ou merveilleux, au sens féérique du terme. Le poétisme tchèque de Nezval n'explique pas tout ; une poésie singulière, inimitable, est en train de naître sous sa plume, dans son regard sur le monde tel qu'il est, mais passé au tamis du rêve dubitatif du poète. Il dit joliment que notre rapport au quotidien est fait davantage d'une « inquiétante familiarité » que d'une inquiétante étrangeté. L'idée de la création, par la poésie, de « mythes individuels » n'est pas loin : la vie privée, la rencontre privée, la projection privée, non comme formes d'isolation, mais vécues comme autant d'intensifications des rapports entre quelques-uns, autour d'une table, à l'occasion d'une dérive urbaine au plus près du sensible, loin de toute idéologie. Un situationnisme *privé* avec « sentiment d'antichambre », comme il dira plus tard.

Cette nouvelle approche d'une poésie du monde passe alors dans ses écrits par un autre rapport à la temporalité. La quête du présent se teinte subrepticement d'une sorte de nostalgie qui rend le monde poreux, se nimbant d'une part consubstantielle de mystère et, simultanément, les mots s'invoquent les uns les autres dans une imprévisible disparité.

Dans un long poème qu'il m'envoie (daté 1^{er} mai 1978), je prélève ces quelques vers venus d'un flot ininterrompu :

...allez rappelez-moi
avec quelle grâce on peuplait tout seuls nos dimanches quelle mémorable
poussière de vieux zeppelins
se levait pendant l'été sur nos horizons combien immobiles étaient les clochers
d'ici
lors des championnats du monde et des coups d'état aux antipodes quels jolis
jardinets de feu
on cultivait dans nos pipes comment on coulait à pic avec chaque pièce de
monnaie
traversant les eaux douces de la journée quels noyés alertes on faisait
lorsque les courants d'air cosmiques rabattaient nos volets lorsqu'ils voulaient
bien remuer
la soie de nos muscles à nouveau c'est sûr également les dames et les jeunes
filles
paradant devant nous lors du grand défilé de mode
et de regrets les pâles truites des corps glissant de nos mains
et les citadelles des vulves qui restaient imprenables...

(Il pleut, on va briller)

On pourrait ainsi continuer à citer infiniment le poème de Petr, parce que son rythme, – le phrasé de son vers –, coïncide avec ce présent permanent, un peu hors du temps, un peu en décalage de la conjugaison, dans un imparfait de l'indicatif toujours indiquant un point fuyant et du temps et du sens, parce que ce phrasé est ce qui détermine le lieu de la

poésie králieenne, désignant la texture même du cœur de la réalité et s'en déprenant sans cesse, inventant son propre regard en laissant venir le mot impossible et qui, ainsi de suite, génère le temps, la sensation, mélangeant presque négligemment l'indicible et le dicible.

Bien sûr Petr savait que, pas plus qu'un autre, il ne changerait le monde. Sans doute a-t-il donné simplement un petit coup d'épaule, établissant la connivence avec ceux qui continuent de vivre.

Pierre Vandrepote est né en 1946 à Pommereux. Il a notamment publié *Lumière frisante* (Bordas, 1983), *Max Stirner chez les Indiens* (éd. du Rocher, 1994), *L'amour en moins*, nouvelles (éd. Apogée, 2014). Pense toujours que l'être humain est une étoile noire et blanche, sans adresse fixe.